

1534-1984



JACQUES ARTIER



conté par Janig CORLAY Imagé par Le RALLIC

100 illustrations



(Doc. Herry Caoouissin)



Du même auteur :

LE PARADIS BRETON - La légende dorée des Saints de Bretagne, pour les enfants - Illustrations en couleurs de R. Micheau-Vernez (Bonne Presse 1950) épuisé.

LE GLAIVE DE LUMIERE (en collaboration avec Herry Caoouissin) - roman pour la jeunesse (Appel d'Olole)

LAENNEC FACE A L'ANKOU (Edit. NCA). Prix Laennec 1981.

En préparation :

GONERI, LE FILLEUL DE CADOUDAL (en collaboration avec Herry Caoouissin) - un historique de la Chouannerie bretonne - illustrations de Le Rallie.

z/s.



Copyright - NCA EDITION and Janig CORLAY-CAOUISSIN, 1984
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris le Canada.

NCA édition

16, rue de la Distillerie - 35500 SAINT-MALO. Tél. (16-99) 56 62 59.
N° Editeur : ISBN 2-903671-01-2 - Dépôt légal : 2ème trimestre 1984

Imprimerie - Photogravure COPIE 22 - PEDERNEC - AVRIL 1984
Printed in Brittany

Jacques CARTIER



conté
par Janig CORLAY
illustré
par Le RALLIE
mise en pages et en images
par HERRY CAOUISSIN

N.C.A. Editions Saint Malo





Au XVI^{ème} siècle, sitôt sonné le couvre-feu, des dogues redoutables étaient lâchés sur les remparts de Saint-Malo. Ainsi la cité d'Aleth se trouvait-elle bien gardée, dans la crainte d'une attaque surprise des Anglais. Or un soir de l'année 1506 une marchande s'étant attardée, crut pouvoir passer par une des portes en retrait. Mal lui en prit, car de l'ombre un dogue bondit sur elle...



Elle eut été écharpée sans l'intervention providentielle et rapide d'un jeune garçon. Armé d'une barre de fer, il assomme à moitié le molosse, lui enfonce la barre dans la gueule, et le tient ainsi jusqu'à l'arrivée du quet alerté par les cris de la marchande. L'officier félicite le hardi et courageux sauveur de la bonne vieille et lui demande son nom :

- Jacques Cartier ! répond l'enfant.
- Mais que fais-tu à cette heure tardive dans les rues ?
- Ah, c'est que la mer est belle ce soir ! Je l'aime tant !
- As-tu déjà navigué ?



- Ma mère ne le veut pas, mais par saint Malo et saint Jacques mon patron, j'embarquerai quand je serai plus grand.

- Sais-tu que la mer est traîtresse et vous entraîne dans ses abîmes ?

- Possible ! Mais elle est si vivante ? Et puis, elle m'obéira si je cède à ses caprices !

- Par la morbleu, tu te prends pour Neptune ! éclate de rire l'officier.

- Nenni ! J'écoute les vieux marins qui en savent des choses en allant « à la morue ». Oui, la mer je l'aime, même en turlie ! proclame le petit Malouin.



Quand il a atteint ses douze ans, le jeune Cartier a enfin la joie d'être engagé comme mousse. Quel grand jour celui de l'appareillage ! Tout ne sera pas rose. La vie à bord, le métier de matelot lui en feront voir de dures. Mais il est si content et chante au cabestan : son rêve s'est réalisé : naviguer sur les mers du globe.

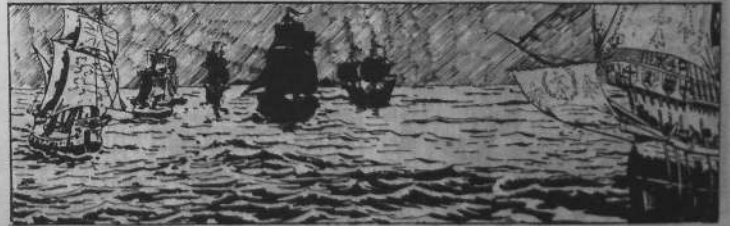
Jacques Cartier n'a pas vingt ans quand il entre dans la marine de guerre de Louis XII et d'Anne de Bretagne. La duchesse et reine a fait construire aux chantiers de Morlaix un magnifique vaisseau, le **Marie-La-Cordelière**, le plus beau de la Chrétienté, dit-on. Le jeune matelot Cartier a l'honneur d'être de l'équipage sous le commandement d'un marin prestigieux, Breton lui aussi : Hervé de Portzmoguer, dont la devise est : **War vor ha war zouar** (sur mer et sur terre). Après une campagne dans les mers



du Levant, la belle nef bretonne est ancrée dans la Penfeld, à l'entrée de la rade de Brest.

Or, ce 10 août 1512, le **Marie-la-Cordelière**, escorté de navires de l'Amirauté de France, fait une sortie en mer d'Iroise. Soudain, débordant à l'improviste dans les parages d'Quessant, surgit l'escadre anglaise. Elle est composée de vingt-cinq gros bateaux et vingt-six hourgas flamandes d'un tonnage plus fort que celui de la flotte franco-bretonne. Cinquante contre un !

Portzmoguer présentant l'attaque, fait sonner le branle-bas. Les vaisseaux anglais **Mary James** et **Sovereign** sont démâtés par l'artillerie de **La Cordelière**. Mais du vaisseau amiral **The Regent**, des matières inflammables sont jetées sur le pont du navire d'Anne de Bretagne, mettant le feu aux gréments et aux voiles.





- Je veux que l'ennemi s'abîme dans le même gouffre. J lance Portzmoguer, en ordonnant à ses hommes : « À l'eau, canards ! », car lui, reste à bord.
Jacques Cartier est précipité à la mer par un vieux marin. Quelques secondes après, le vaisseau anglais coule avec **La Cordelière** qui s'est accrochée à son flanc. Les



deux bâtiments brûlent comme chènevottes. Le matelot Cartier voit le pavillon de Bretagne s'engloutir avec son amiral. Ainsi notre Malouin sera un des rares survivants de cette tragédie marine. Il gardera en son cœur l'éloge que la Duchesse et Reine Anne fera du vaillant Hervé de Portzmoguer :

« **Loyal Breton que nul son nom n'efface !** »



Pendant que Jacques Cartier continue de naviguer et de monter en grade : timonnier, pilote, de graves événements se déroulent dans le royaume de France et le Duché de Bretagne.

Deux ans après le drame du **Marie-La-Cordelière**, la Reine Anne meurt à 37 ans, après avoir demandé que son cœur reposât en terre bretonne : En grande pompe, escorté de centaines de torches et de cierges, aux armes de Bretagne et de Nantes, le fidèle Chancelier de Bretagne, Philippe de Montauban, aura l'honneur insigne de porter ce cœur « infiniment grand, infiniment haut », enfermé dans un vaisseau d'or fin ciselé. Il le déposera en l'église des Carmes de Nantes, dans le tombeau de François II et de Marguerite de Foix, parents de la dernière souveraine des Bretons.

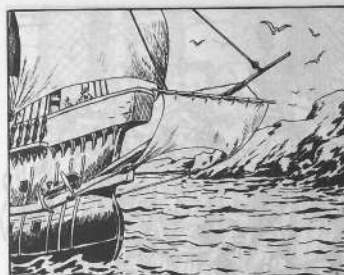


Louis XII meurt à son tour après s'être remarié avec Mary d'Angleterre. François d'Angoulême qui a épousé Claude, la fille d'Anne de Bretagne, devient roi de France sous le nom de François 1er.

Hélas, la reine Claude est emportée dans sa vingt-cinquième année, laissant à son royal époux une Bretagne riche, trois fils et deux filles.

Vient l'année 1532 : François 1er convoque les Etats de Bretagne pour réunir définitivement la Bretagne à la France. Les Etats sont réticents car les Bretons regrettent leur ancienne indépendance. Par un traité signé à Vannes le 7 août 1532, le roi de France s'engage en son nom, au nom de ses successeurs, à respecter les droits de la Bretagne, qui devient dès lors l'allié de la France mais reste autonome et relativement libre.

Le dauphin est couronné duc de Bretagne sous le nom de François III, mais il ne règnera pas car la mort l'emporte à 19 ans.



Plutôt sur mer que sur terre, quand Jacques Cartier revient à Saint-Malo, il s'est déjà fait une réputation de grand navigateur. Il a appris beaucoup de choses. Il sait ainsi qu'Espagnols et Portugais ramènent des fortunes des Indes. Il sait aussi que François 1er voudrait bien avoir sa part dans ces trésors fabuleux.

Or l'amiral de Chabot a fait un pèlerinage au Mont Saint-Michel, avec le roi. L'abbé du Mont a obtenu du Pape que les terres nouvellement découvertes seraient au pays découvreur. L'amiral connaît la réputation de Jacques Cartier, apparenté au procureur fiscal du Mont Saint-Michel. Celui-ci est prêt à favoriser une expédition. François 1er aime les hommes courageux et entreprenants.

Sire, lui dit Chabot, je vous recommande chaudement ce marin malouin, d'autant plus qu'il parle portugais. - Amiral, faites-le venir sans plus attendre ! ordonne le roi.

Jacques Cartier tressaille de joie lorsque le roi lui assure qu'il peut compter sur son aide pour découvrir le passage qui mène à la route de la soie, à celle de l'or surtout, qui font la fortune des Espagnols et des Portugais.



En réalité, François 1er est terriblement à cours d'argent. S'étant remarié à Eléonore, sœur de l'empereur Charles-Quint, la nouvelle reine de France, a fait miroiter à son époux l'or ruisselant, les diamants étincelants qu'elle a vu en Espagne, ramenés par les hardis navigateurs.

Cartier étudie d'abord les cartes de l'époque, dont celles du géographe Verrazano, qui alla au-delà du 3ème parallèle.

Sire, expose le Malouin, Verrazano a certes vu la riche Floride, est remonté vers l'Acadie, mais il n'a pas toujours trouvé le passage qui mènerait au Cathay (1).

Cartier sait que le Cap Finistère est dans la ligne du centre de Terre Neuve. Déjà depuis 1504, les navigateurs bretons savent où se trouvent les bons bancs de morues et s'entendent assez bien avec les Basques et les Normands. Mais ceux-ci ne parlent jamais de la route qu'ils suivent. Alors les nouveaux venus s'y lancent à leurs risques et périls.

(1) Ainsi désignait-on la Chine à cette époque





Fidèle à sa promesse, François 1^{er} octroie un large budget. Jacques Cartier est réjoui.

- Le recrutement des équipages n'en sera que plus aisé.

De fait, il lui faut cent vingt marins pour les deux navires de l'expédition, hommes d'expérience et durs à la peine. Il entreprend donc la tournée des tavernes de Saint-Malo. Mais à sa grande surprise, il rencontre des réticences :

- Saprebleu ! vous refusez de participer à une pareille expédition ! Qu'est-ce que ça veut dire les gars ?

- Ça veut dire qu'on a touché gros pour ne pas s'engager avec vous, messire Cartier.

Avec stupeur, il apprend ainsi que les concurrents étrangers qui ont eu vite vent de son grand projet, se sont ingénies à le contrecarrer en payant à prix d'or les meilleurs matelots pour se les réserver.

- C'est ce que nous allons voir ! riposte Jacques Cartier qui n'est pas homme à se laisser intimider. Et il ordonne de mettre l'embargo sur tous les navires qui mouillent à Saint-Malo et les fait garder militairement jusqu'au jour où il a pu constituer les équipages de ses deux bâtiments.



Ayant triomphé de ce premier écueil, Jacques Cartier fait prêter serment aux officiers et matelots par devant l'amiral La Meillerie. Puis la plupart signent d'une croix car rares sont ceux qui ont eu le loisir d'apprendre à lire et à écrire. L'ais tous connaissent les signes de la mer et du ciel, et c'est ce qui importe.

Enfin tout est paré. Pavoisés aux armes du roi, de Saint-Malo, les navires sont soigneusement vérifiés. L'œil aigu du commandant « maître à bord après Dieu », a tout vu : les chargements, les vivres, l'armement, l'eau douce, sans compter l'artillerie car la rencontre de pirates est toujours possible.



Ce 20 avril 1534, une messe solennelle est célébrée à Notre-Dame de Grande Puissance. Jacques Cartier est au premier rang avec ses parents Janet Cartier et Jefferline Jansard qui sont négociants à Saint-Malo, sa femme Catherine des Granges, ses officiers et matelots. Tous communient.

La marée est au plein. Cartier scrute le ciel. La mer sera-t-elle une maîtresse docile ? L'amiral donne l'ordre d'appareiller. Les voiles sont hissées, la grande aventure commence.



La brise porte les voix des équipages qui entonnent :

Ave Maris Stella
Dei Mater alma !

*Salut étoile de la Mer,
Mère nourricière de Dieu !*

repris en chœur par la foule des Malouins assistant au départ, groupés au pied de la Tour Solidor élevée par le duc Jean IV le Conquérant qui dota la Bretagne d'une puissante marine.





Favorisé par un bon vent, Jacques Cartier est à Bonna Vista le 10 mai à l'est de Terre Neuve, face au cap Finis-terre. Les deux navires ont dû cependant traverser une forte tempête, et les voilà à 30° de latitude environ, car notre Malouin n'a pour tout repère que les étoiles (quand on les voit), le soleil et une règle graduée nommée «bâton de Jacob», lui permettant de calculer la latitude. Il connaît aussi les humeurs de l'océan, ses couleurs, le vent et les grains qui s'annoncent.

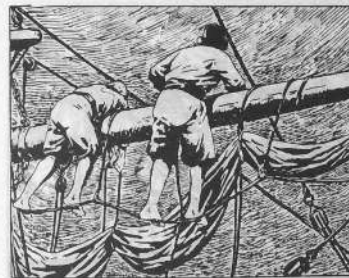


Les glaces fondantes, descendantes ralentissent la marche des navires, de même que la brume. Cartier sait aussi que s'il se trompe, son sort sera celui de Corte Real et de son frère Miguel, tous deux disparus. Et les marins de Dieppe et de Rouen, qui sont revenus les mains vides. On se raconte encore la fin tragique de Verrazano, victime des anthropophages.



Le soleil paraît enfin ! Cette nuit-là les matelots dorment dans un golfe accueillant. Cartier, instinctivement, fait mettre cap au Nord. Mais à partir du 17 juin, cinq jours durant, les navires malouins sont de nouveau à la merci de l'océan déchainé, des bourrasques, et de la brume aussi redoutable que la tempête.

Et voilà nos explorateurs découvrant d'immenses forêts. Une campagne aussi belle que la Normandie : des vignes, des légumes. Mais ils ne trouvent personne qui aurait pu faire pousser ces «merveilles». Cartier note les moindres caps, hâves, fonds marins : Il leur donne des noms des environs de Saint-Malo ou de Bretagne. Il pense qu'en notant ainsi ces baies, ces hâves, les méandres des rivières, l'écume signalant un récif, il ouvre pour ses successeurs. Bien que savant, notre découvreur est un humble, intrépide quand il est sur le pont d'un navire, et par surcroît scrupuleux dans la mission que lui a confié François 1er.



Pendant ce temps, les équipages calfatent, vérifient les mâturs, les agrès, font sécher les voiles. On rend étanche les canots pour aller à terre et permettre une abondante venaison, et se procurer toujours la précieuse eau fraîche.

Le 20 mai, repoussant les glaces qui dérivent, Jacques Cartier met cap au nord.

Nous sommes prêts à descendre à terre voir tout ce qui peut être utile / annonce-t-il à ses compagnons.

C'est ainsi qu'à l'île aux Oiseaux, ils découvrent des volatiles beaux et gras, au plumage noir et blanc. Ils en ramènent de pleines barques de ce gibier inconnu d'eux. Ils sauront plus tard que ce sont de grands pingouins, et des «godez», ou petits pingouins. Ils débusquent même un superbe ours blanc qui sera un vrai régal, sans compter sa fourrure !



Les voici maintenant au détroit surnommé «Belle-Isle». Mais les glaces empêchent les navires de passer. Alors, il faut se réfugier à Karpont à 50° 36' de latitude.

Un nombre inoui de petites îles semblent donner de bons abris. Les hommes de Cartier vont de nouveau à terre, rapportent bois, gibier et œufs. Enfin, voilà nos navigateurs au lieu qu'ils nomment Brest-Bonne Espérance. De temps à autre, ils aperçoivent enfin sur le rivage, des êtres humains, cheveux noirs tressés, armés de flèches. Ils sont vêtus de peaux de bêtes, leur couvrant une partie du corps, mais ils semblent insensibles au froid.





Naviguant toujours avec prudence, l'expédition entre dans une immense baie embaumée d'odeurs forestières, aux riches rives. Cartier appelle ce fleuve **Saint-Laurent**.



Or, ce n'est que l'estuaire mais notre découvreur donne à tous les lieux qu'il rencontre un nom qui lui est familier ou évocateur : Cap Montmorency, cap Saint-Louis, etc., qu'il note sur ses cartes.



Seul un vieux chef indien montre un visage sévère. Par contre, ses fils, Talognagny et Domagaya se parent avec plaisir des habits européens qu'on leur donne. Les femmes indiennes font des colliers avec la verroterie



offerte, contemplent amusés, sans comprendre, leur image dans des miroirs. C'est la première fois que la France rencontre ce pays qui sera appelé **Canada**, et la joie est réciproque.



Le 21 juillet 1534, les deux bâtiments sont à Gaspé. Notre Malouin n'oublie pas qu'il œuvre pour le roi de France et déclare donc annexer les territoires qu'il découvre.

Aussi, en cette magnifique journée de juillet, à l'embouchure du Saint-Laurent, Jacques Cartier fait tailler et dresser une énorme croix de trente pieds de haut sur laquelle est posé un écusson fleurdelysé. Au fer rouge, on grave cette inscription : « Vive le Roy de France ».



Les tambours et les fifres jouent et mettent les esprits en liesse, tandis que l'artillerie de marine tonne. Ce 24 juillet, le pavillon de la Marine royale flotte au vent de cette mer lointaine, mais aussi celui du chef de l'expédition bretonne : Pavillon aux hermines et à la croix noire. Jacques Cartier a une pensée pour l'héroïque Portzmoguer, du **Marie-La-Cordelière**.

Les Indiens, confiants, affables, admirent la cérémonie, les oriflammes.



Ces indigènes sont des Hurons et des Iroquois. Mais Cartier voudrait bien savoir dans quel pays il se trouve exactement. Par signes, les Indiens s'efforcent de lui dire que leur pays est grand, leur terre riche pour tous leurs besoins. En fait, il est nécessaire de connaître un minimum de mots pour se faire bien comprendre.

Ainsi, notre explorateur leur montre un fruit. Les Indiens disent le nom. Le soleil, par exemple s'appelle **Kapays**, les luges, **absconda**, la tête, **aggourzi**, les yeux, **hegata**, la langue, **osnache** et le doigt, **aganoga**.

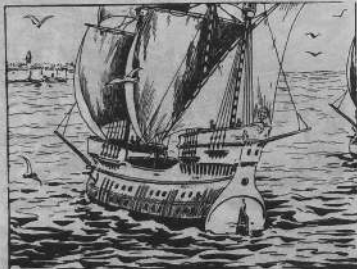


Devenus plus familiers, les Indiens montent à bord des navires malouins. Ils dérobent bien quelques objets, mais rien de grave. Tout les étonne, les fait rire. A force de questions, les Malouins finissent par comprendre que des tribus guerrières interdisaient d'aller sur leur terrain de chasse. Ils apprennent également que la source du fleuve est si loin que les glaces surprendraient les navires avant leur retour.

Jacques Cartier comprend que vers l'ouest, seul ce fleuve immense délimite le pays. Ayant entraîné le chef indien et ses fils sur son bâtiment, il leur explique, toujours par gestes, la grandeur de son propre pays. Leur fait comprendre qu'on revient au même point en faisant le tour de la Terre, celle-ci étant ronde. Cela prend du temps et surtout de la patience !



Enfin le chef indien a saisi. Il serre Cartier dans ses bras et laisse Taniognagny et Domagaya sur le navire. On les habille d'une chemise, d'un sayon et d'une toque rouge. Leur père repart avec des bimboleries, révéler à son clan que la Terre est ronde comme une grosse boule, et que ses fils reviendraient en ayant fait le tour !



Nos explorateurs lèvent l'ancre le 22 juillet 1534. Les deux Indiens admirent la manœuvre, se font très bien à la vie à bord. Au 5 septembre, apparaît enfin salué par des vivats, le clocher de Saint-Malo dominant la cité.

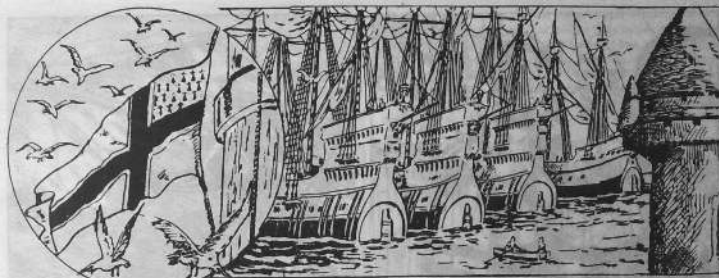
Dès qu'il apprend le retour de Cartier, François 1er veut connaître les résultats de son entreprise. Et surtout, il n'est pas question de laisser la place aux concurrents, c'est-à-dire les Espagnols et les Portugais qui ont déjà leur « part » ! Cependant le roi de France regrette que Jacques Cartier ne lui ait pas rapporté d'or et des pierres précieuses.



Néanmoins, dès le 31 octobre, notre Malouin donne l'ordre de passer l'hiver à préparer aux frais du trésor royal toujours, une seconde expédition. François 1er y tient. Excellent organisateur, Cartier mène rondement ses nouveaux préparatifs, recrute cette fois sans peine, 120 marins. Il a aussi le réconfort de voir que la cour de France croit à son entreprise, car Claude de la Pommeraye, échanton du dauphin, Goyon-Matignon et le sire Claude de Pombrand, et quelques autres veulent à tout prix faire partie de l'expédition.



On embarque donc pour quinze mois de provisions, allant du bétail aux armes, et l'on adjoint aux équipages de très artificieux et experts compagnons pour les travaux qu'il y aura à faire sur place.



Cette fois-ci, deux petits galions sont ajoutés, portant les noms chers au cœur des marins bretons : **La Grande Hermine** et la **Petite Hermine**. Au troisième bâtiment, Cartier donne le nom de cet oiseau si rapide : l'**Emerillon**. Il hisse sa marque de chef sur le **Courfieu**, un navire de 120 tonneaux. Son second, notre Malouin le choisit dans son beau-frère, Macé Jalobert, qui participa à moult aventures marines. Comme Guillaume le Breton, Macé est homme d'expérience.



- J'ai laissé au roi, déclare Jacques Cartier, une carte assez précise pour que ceux qui viendront après moi ne puissent se tromper.

Car il n'a pas oublié les amères réflexions que certains lui ont faites à son retour : *« Qui mais, vous n'avez pas trouvé la Chine, ni l'or, ni les pierres précieuses, ni la soie, bref tous ces trésors qui font la cargaison des bâtiments des fortunés rois d'Espagne et du Portugal ! »*

Cartier a répliqué calmement le doigt pointé sur ses cartes :

- L'essentiel est là : la route est ouverte. J'ai appris la langue des habitants, parlé à ceux que j'ai emmenés jusqu'ici. Ils seront nos guides. Ce grand fleuve que j'ai

baptisé **Saint-Laurent** est sûrement la route vers l'Ouest. Au fait, pourquoi Messire Cartier, lui avez-vous donné ce nom de préférence ? hasardé quelqu'un.

Parce que j'ai découvert le jour de la fête de ce saint ! Puis il ajoute avec une certaine émotion dans la voix :

Et aussi, parce que la **Saint-Laurent** est pour moi un souvenir impérissable de ma vie de marin : La tragédie de **La Cordelière**, dont je fus un des rares survivants.

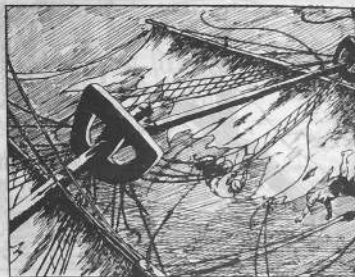


Le dimanche de la Pentecôte, dans la cathédrale de Saint-Malo au cours de la grand'messe solennelle, après le chant du **Veni Creator**, l'évêque, Mgr Bohier bénit le maître pilote et les équipages de la seconde expédition malouine. Tous ceux qui ont œuvré pour construire de bons et solides navires sont là : charpentiers, voiliers, tanneurs, forgerons, armuriers. Ils ont « avalliers » l'expédition de telle façon que les tralises de la mer ne les prennent pas au dépourvu.

Cependant, à l'issue de la cérémonie, partisans et adversaires de Cartier échangent des propos sur ses mérites. Les uns sont confiants dans son étoile, font son éloge, les autres jugent inutile cette nouvelle expédition.

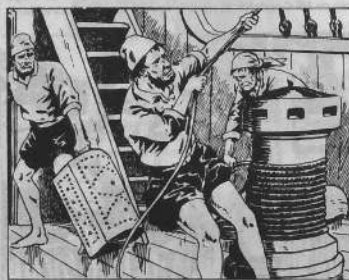


Selon eux, ce qu'a découvert Cartier est connu depuis belle lurette. Ils vont même jusqu'à insinuer que leur compatriote est un intrigant, un ambitieux, abusant de la crédulité du roi de France ! N'empêche que ces dénigrements sèmeront des troubles dans les équipages prêts à partir. Mais Jacques Cartier y mettra bon ordre et éliminera ceux qui ne lui font pas confiance.

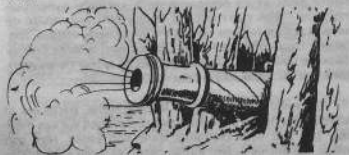


Au début, tout ira bien. La mer est d'huile... Une belle croisière semble s'annoncer. Claude de La Pommeraye manifeste sa joie d'être du voyage. Mais l'échanson du Dauphin de France ne tardera pas à déchanter quand il fera connaissance avec les « coups de chien » de l'océan.

Effectivement le temps se gâte. Une effroyable tempête se déchaîne, qui sépare la flottille : une vergue se rompt sur l'**Emerillon**, les voiles sont lacérées. Il y a des blessés, certains assez touchés. Un mousse a failli être enlevé par une lame, sans le bras vigoureux d'un matelot qui en a vu d'autres ! Heureusement qu'à bord il y a un bon chirurgien.



Et le 19 mai, en la fête de saint Yves, par un très beau temps, l'entêté navigateur fait hisser les voiles en présence d'une foule énorme tandis que des salves d'artillerie saluent le départ de la flottille. A Dieu vat encore une fois.



A l'aube, c'est un soulagement, la tempête s'est apaisée. Les vaisseaux ne sont pas trop éloignés les uns des autres. Les vents et les lames changent de cap eux aussi... Au midi suivant, les quatre bâtiments voguent de conserve. Cartier calcule qu'il se trouve à 1° dans le sud de la latitude de l'Isle aux Oiseaux (Funk Island) annoncée à grands cris par la vigie. Puis de nouveau la brume sépare les navires.



Ils sont à Anticosti, le 15 août. Dès lors, Cartier lui donne un deuxième nom : l'Isle de l'Assomption. Le 7 septembre, la flottille malouine se dirige vers le centre du pays non sans faire une escale dans une baie pour se ravitailler et réparer les avaries.

Bien sûr on attend les Bretons, qui ont laissé un premier bon souvenir. Les Hurons sont maintenant alliés aux Delawares. Longtemps ils ont guetté les voiles. Dès qu'elles ont apparu à l'horizon, tous accourent. Avec quelle joie les deux Indiens sont accueillis. Ils auront tant



de choses à raconter de leur séjour sur le vieux continent.

Un excellent repas d'anguille, de morse, de miel, de melon, d'estrugiens est préparé pour tous. Jacques Cartier avait pris une foule de notes, appris quantités de mots avec les deux Indiens. Or, les Hurons ayant prononcé souvent «Canada» - ce qui veut dire **village** - notre Malouin pensa que c'était le nom du pays tout entier, nom qui passera dans la géographie du Nouveau Monde.



Nos explorateurs découvrent les fameux rapides, les «cascades», les «longs sauts», et les «galops». Ils aperçoivent aussi de nombreux villages. On va même jusqu'à offrir à Cartier une fillette de neuf ans qui l'accompagnera plus tard en France. La richesse des fruits, des produits de la terre lui font croire qu'il est à Cambaluc, capitale de la Chine. Et pourtant il a des doutes, car les récits de Marco Polo parlaient de palais aux formes étranges, de soieries, de bijoux. Ici, les habitants sont certes des gens relativement aisés, mais qui n'ont rien de commun avec ces fabuleux récits du grand voyageur vénitien. Les petits villages de sa Bretagne, constate-t-il, ont d'ailleurs plus d'allure que les «canada». Il est vrai qu'ils furent peut-être semblables dans les siècles passés.





Jacques Cartier est réjoui de revoir le rivage sur lequel il planta la croix lors de sa première expédition. Elle est toujours là. Les Peaux-Rouges ont respecté le signe du Dieu des Chrétiens. D'ailleurs notre Breton avait agi pareillement envers leurs croyances, et ne chercha pas à les convertir au christianisme, bien qu'il leur parla de son Dieu, le Christ mort sur cette croix d'infamie pour sauver les hommes.

Par contre, il constate que les divers clans sont si divisés qu'ils veulent garder pour eux seuls les cadeaux, les bienfaits qu'ils ont reçus des hommes blancs. Des disputes, des querelles éclatent. La présence de nos marins malouins et de leurs armes qui crachent de loin le feu de la mort, empêchent une véritable guerre. De plus, Donnacona, le chef des Hurons, est terriblement jaloux. Ses fils qui ont parlé avec le roi de France, se montrent à leur tour hostiles. D'autant plus, que très intelligent, l'un d'eux, Taïnoagny, a remarqué que les cadeaux reçus ne valaient pas grand chose à côté des richesses que son frère et lui ont vu au royaume de France. Enfin les indigènes ne considèrent plus les explorateurs comme des visiteurs. Ils regardent d'un mauvais œil les installations qui se dressent sur leur territoire.



- Si nous comprenons bien, se disent-ils, ils vont demeurer chez nous.

Jacques Cartier en est affecté :

- Je serais navré que cet esprit de fraternité entre Bretons et Peaux-Rouges se transforma en hostilité. N'ayons cependant pas l'air de trop nous apercevoir de leur attitude, mais soyons vigilants. Et toi de Breton et de Malouin, je poursuivrai ma mission jusqu'au bout.

De fait, il explique à ses compagnons que les rives du Saint-Laurent sont bordées par deux immenses pays : l'un que Cartier a appelé Canada, et dont la capitale est Stadacone, mais qui passe tantôt aux Hurons, tantôt aux Algonquins, lesquels l'ont nommé **Québec**. «Digue des Castors». Mais si ces deux tribus ne sont pas ennemies, elles ne fraternisent pas.

Les Hurons du Canada suivent leur chef l'agouahanna Donnacona, qui entend bien garder pour son royaume seul, sans que les Algonquins en profitent, les bienfaits matériels et les bénéfices qu'il espère tirer de la présence des Blancs. Ses fils, Domagaya et Taïnoagny mettent en garde Jacques Cartier contre les habitants du pays voisin, qui d'après eux, sont féroces.



- Vous n'en reviendrez pas vivant, Messire Cartier, si vous allez là-bas !

- Mon Dieu et sa Mère (il pense à Notre-Dame de Toute-Puissance) me protégeront ! se contente de répondre notre Malouin.

Comme l'agouahanna et ses fils reviennent à la charge pour le dissuader de son expédition, il riposte en se tournant vers ses compagnons :

- Quiquengroigne ! comme disait Madame Anne, n'est-ce pas les amis !

- Bretons têtus ! renchérit de Pontbriand.

Et le 14 septembre de cette année 1535 Cartier remonte le Saint-Laurent pour pénétrer dans l'intérieur du pays, aussi loin que possible. Au confluent de deux rivières, dans une anse protégée, qu'il nomme Sainte-Croix, il fait escale pour y bâtir un petit fort, et y mouiller la **Grande** et la **Petite Hermine**. Avec le galion le plus maladeable, l'**Emerillon**, il poursuit sa route en compagnie de Claude de Pontbriand, de la Pommeraye, de Guyon-Matignon et de Jean Poulet, l'historiographe de l'expédition.

Les rives devenant plus étroites, ils laissent le galion dans une crique, et continuent en barques. Enfin au som-



met d'une colline apparaît à leurs yeux une sorte de château-fort à la triple enceinte : C'est Hochelaga !

Quelques peu inquiets malgré tout, se rappelant les avertissements de Donnacona, ils voient les habitants descendre sur la plage en poussant des cris déplorables ! Mais c'est de joie ! Drôles de «féroces» : ils les invitent à manger du maïs grillé, du poisson doré sur des pierres brûlantes, puis ils sont conduits, toujours avec joveuseté, vers ce Hochelaga tant attendu. C'est un gros bourg d'une cinquantaine de bâtisses en bois, enjolivées de peintures et de tentures tissées à la main, décorées de signes indechiffrables pour nos découvreurs. Les habitants sont fiers de leur faire visiter leurs logis : salle commune, chambres, grenier pour les céréales ! Mais ils ont aussi une autre surprise en voyant venir vers eux le très vieux chef, tout courbé, paraissant souffrir fortement, suivi d'autres indigènes aux membres déformés. Ils sont tous perclus de rhumatismes, dus à l'humidité de leur cité. Leurs regards implorèrent Cartier. Ils voient en lui un grand sorcier. Alors notre Malouin joue audacieusement au guérisseur. Il se met à masser ces membres douloureux, à l'un puis à l'autre, tout en chantonnant un cantique à Notre-Dame de Toute-Puissance. Puis avec ses hommes, il distribue des cadeaux. Le vieux chef reconnaissant le

met d'une colline apparaît à leurs yeux une sorte de château-fort à la triple enceinte : C'est Hochelaga !





coiffe de sa couronne et le fait conduire, suivi de ses sujets vers la montagne voisine.
Cartier et ses compagnons contemplent les riches labours, les forêts luxuriantes, les eaux abondantes de ce pays qui deviendra **Montreal**. En outre, ils apprennent qu'il regorge d'or. A la bonne heure, voilà qui va combler le roi de France !

Mais au retour à leur base, l'attitude et les sentiments des Hurons sont devenus franchement hostiles. Dinnaconna en veut à Cartier. Il n'a pas du tout apprécié qu'il soit allé à Hochelaga porter son amitié, cadeaux et médicaments. Les injures même ne sont pas épargnées aux visages pâles. Des conciliabules ont tout l'air de préparatifs qui n'augurent rien de bon. Va-t-il donc falloir tout abandonner ? Réembarquer ? Jacques Cartier avec son tempérament de Breton têtue, est résolu à faire face. Il



donne d'abord l'ordre aux équipages de renforcer les défenses de leur fort, de creuser des fossés, d'abattre des gros arbres pour construire des palissades triples comme il en a vu à Hochelaga. On fait aussi rentrer le plus de provisions possible : viandes, poissons, bois, avant qu'ils ne puissent plus sortir devant cette hostilité subitement grandissante des Peaux Rouges.



Avec l'hiver, une épidémie de scorbut vient envahir la situation. Indigènes et explorateurs se rejettent la responsabilité du fléau. Les premiers atteints sont Donnacona et son fils Domageva.

- Si l'Agouhounna meurt, ils sont capables de déterrer la hache de guerre ! s'alarme Cartier, qui voit que le scorbut n'épargne pas davantage ses hommes. Un matin l'un d'eux ne peut plus se lever, tellement ses jambes sont enflées. Le lendemain deux autres perdent leurs forces, et n'auront plus que la peau et les os. L'apothicaire essaie toutes les médications qu'il avait apporté, craignant une épidémie qui les tuerait tous sur place. Est-elle arrivée ? Car la mort a déjà fauché dix hommes, qui ont expiré comme étouffés, tandis que leurs dents se déta-chaient des gencives pourries ! Ces marins savaient tous se battre contre les éléments déchaînés de la mer, mais contre ce mal sournois et ravageur, que faire ? Philippe



Rougemont, qui n'a que 22 ans, meurt à son tour. Cartier veut en avoir le cœur net : il fait ouvrir le corps du jeune homme : le cœur est blanc, flétri, environné d'eau rousse, les poumons noirs. Quand on ouvre le cœur, en jaillit une abondance de sang noir et infect.

Cartier soigne chacun du mieux qu'il peut, et hélas aide ses compagnons à mourir. Chaque jour, il faut les ensevelir dans la neige durcie.

Les Indiens ne sont pas sans savoir que la maladie a aussi atteint les visages pâles.

A bord des navires, il ne reste plus que trois hommes sains. Or voilà qu'au cours d'une sortie, Cartier rencontre Domageva sain, bien portant, agile comme un cerf. A sa grande surprise, il lui apprend qu'il est complètement guéri et son père aussi.

Dieu soit loué ! mais par quel merveilleux remède ? s'empresse de lui demander notre Malouin.



Alors deux femmes apportent des branchettes d'un arbre qu'elles appellent « ameda » (épine blanche), et donnent la recette de leur médecine : Faire bouillir l'écorce et les feuilles. Faire boire la tisane aux malades et appliquer sur les membres des cataplasmes d'écorces et de feuilles bouillies.



Six jours plus tard, tous sont sur pied. Que n'ont-ils pas connu plus tôt cette médecine indienne ? Il n'y aurait pas eu tant de morts à déplorer. Aussi, dans son rapport, Cartier mentionne : « Mes hommes sont guéris mieux que si tous les médecins de Louvain ou d'Alexandrie y eussent été avec toutes leurs drogues ». Seulement, les Peaux Rouges deviennent insolents, du fait que leurs guerriers, partis à la chasse aux cerfs, sont revenus irrités et agressifs : ils n'ont plus ce respect que leur inspi- raient les visages pâles. Ils ne les craignent plus depuis qu'ils les ont vu décimés par la maladie et réduits en nombre par les morts. Alors ils se disent :

- Nous avons cru qu'ils étaient de grands sorciers ! Ils sont comme les autres !

Cette réflexion rend perplexe Cartier. Alors pour éviter un conflit armé, sur l'issue duquel il est permis d'être sceptique, ses équipages étant diminués, notre Malouin décide de repartir pour le Vieux Monde chercher des renforts. On va pouvoir lever l'ancre car la débâcle des glaces a commencé. Mais il n'y a plus assez de marins pour les quatre navires. Après force délibérations il vaut mieux laisser la « Petite Hermine » - qui sera retrouvée sous les sables en 1843 - toutes les choses précieuses et utiles à son bord sont enlevées.



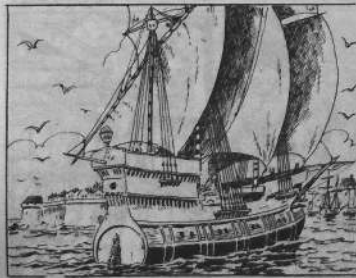
Soudain, comme dans une grande détonation, la surface du fleuve se met en mouvement, drainant d'immenses glaçons. Les marins ont du mal à préserver les bâtiments. La nef et le galion sont couchés sur le sable à l'aide de palans : on gratte, on repeint, on colmate avec la poix bouillante les fissures des coques et des ponts. On recoud les toiles, les filins neufs sortent des soutes. Le plein de nourriture est assuré, et les Indiens eux-mêmes apportent de belles bêtes.



Cependant ayant fait venir à bord, Donnacona et ses fils ainsi que des jeunes filles indiennes, sous prétexte de leur offrir des cadeaux, Cartier met la voile le 6 mai 1536. Les Hurons, devant la ruse, acceptent néanmoins le voyage ! Bientôt ils sont au large de l'île aux Coudriers, malgré les énormes glaces que charrie le Saint-Laurent et la marée puissante. De nouveau le hardi navigateur est maître à bord après Dieu, à la fois ami et adversaire de la mer.

En Bretagne comme en France, on croyait disparue à jamais la deuxième expédition Jacques Cartier.

Aussi, grande est la surprise des Malouins, quand le 16 juillet 1536, apparurent les voiles de la **Grande Her-**



mine, du **Courlieu** et de l'**Emerillon**. Certes, Jacques Cartier revient au pays épuisé, amaigri, mais il est aussi enthousiaste :

« Nous avons pris possession au nom du roi de ces pays « extrêmement riches », et il appuie sur ces mots. Et de montrer fruits, parfums, armes indiennes, sans parler de ses Peaux-Rouges, à la fois émerveillés et inquiets de l'accueil chaleureux qui leur est fait.

Le roi, la reine, la cour, tout le monde veut voir et



être aimable avec ces êtres d'un nouveau monde : ils ne manquent pas de noblesse, les jeunes filles sont trouvées gracieuses, racées.

Mais le roi, s'il reçoit bien les Indiens, les fait loger, et les entretient à ses frais, est de forte méchante humeur, tout en reconnaissant l'immense labeur du navigateur breton, car une seule chose comptait pour François 1er : l'or.

« Fort bien tout cela : Anticosti, Saguenay, Stadaconé, Hochelaga ? Mais je suis fort chagrin que vous ne me ramenez ni or, ni pierres, messire Cartier ! lui reproche le souverain.

Or François 1er est engagé dans une guerre avec Charles Quint. Cependant le 14 juillet 1536 un traité signé entre lui et le roi du Portugal, Jean III, donne à la France des avantages substantiels contre les Espagnols.



Pendant ce temps, Cartier ronge son frein, attend des instructions. Tandis que la reine, fait instruire les Peaux-Rouges. Mais le mal du pays, le manque d'espace à ces gens de la grande nature, les fait dépérir un à un. Trois ans qu'ils sont en France. Le 5 mars 1539, ils sont baptisés à leur demande, peu de temps avant de mourir. Il n'y a qu'une survivante : une fillette, dont la reine est la marraine, qui sera adoptée par une dame de la cour. La jeune Indienne se mariera en France.



Enfin François 1er semble se rappeler de Jacques Cartier. Il lui adresse des dédommagements pour ses frais d'expédition, de logement et d'habillement des Indiens.

Mais il y a beaucoup de discussions entre les souverains gouvernants et le Pape. Bref, comme si une guerre de piraterie devait mettre aux prises les futurs découvreurs contre les anciens. Les ambassadeurs mènent grand tapage, François 1er ayant décrété que les bulles pontificales concernent la juridiction spirituelle mais pas la distribution du monde. *« Le soleil luit pour tous »* comme le dit le testament d'Adam.

Le 15 janvier 1541, François 1er déclare le Canada possession de la France. Cartier affirme qu'avec des

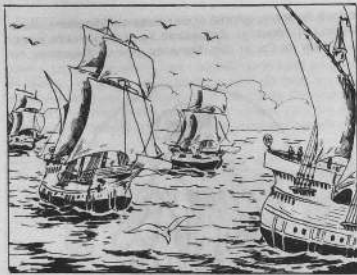
colons de bonne volonté et de toutes qualifications, dans les arts et industries, il réussirait à en faire un riche pays, à trouver de l'or et des diamants près de Saguenay.



Le roi lui décerne le titre de capitaine général et maître-pilote de cette troisième expédition, et lui accorde une subvention de 45 000 livres. François 1er nomme aussi vice-roi du Canada un gentilhomme picard bien en cour : François de La Roche de Roberval, qui obtient des vaisseaux, des soldats et pour la main d'œuvre une cinquantaine de bagnards, à condition toutefois qu'ils ne



soient pas coupables de crimes. Mais ces derniers sont réticents, les survivants de la précédente expédition leur ayant narré leur hivernage glacial. En fait, seuls les plus « aisés » partiront car ils peuvent payer leur voyage. Mais il y a aussi des gens de cour condamnés pour des querelles banales : Pierre Ronsart, ancien maître des monnaies à Bourges, coupable d'avoir trafiqué la monnaie. Une jeune fille, Mondyne Boisrye, par amour, accepte de suivre son fiancé « bagnard ». Il faut donc emmener des provisions en conséquence, de la poudre, des munitions, ainsi que des spécialistes de différents corps de métier. Cartier agit sans perdre de temps, à côté de la lenteur et les dépenses énormes de Roberval, si bien que le roi ordonne au capitaine général l'ordre de ne pas attendre le vice-roi.



Ainsi, le 23 mai 1541, en la fête de saint Yves, la **Grande Hermine**, l'**Emerillon**, le **Georges**, le **Saint-Briae** et un cinquième navire pour les futurs colons, quittent Saint-Malo. Cette troisième traversée sera des plus pénibles. Il faut même abreuver le bétail avec du cidre, l'eau douce venant à manquer.

Enfin, ils arrivent le 25 août au hâvre de Sainte-Croix. Le nouveau chef huron semble apprendre sans déplaisir



Accompagné de son second, Martin de Palmont, Jacques Cartier part sur le chemin des Mines d'or du Saguenay, laissant le commandant du fort à Beauport. Le fleuve est coupé de rapides. Arrivé à Montreal, notre explorateur juge sage de retourner à son point d'attache pour préparer plus minutieusement l'expédition. D'ailleurs l'hiver approchant, il faut faire d'abondantes provisions sans oublier la précieuse améda, contre un scorbut toujours possible.

Les Hurons par leur nouvelle attitude vont rendre l'hivernage plus dur. Car ils deviennent de plus en plus méfiants de la présence prolongée et qui pourrait être cette fois définitive, de ces étrangers. Ils les voient fouiller les sables des rivières afin d'y trouver de l'or et des pierres précieuses. Enfin certains blancs vont jusqu'à tyranniser les Indiens qu'ils rencontrent isolément. Ces anciens forçats ne sont pas devenus des petits saints. Jacques Cartier se serait bien passé de ces incidents supplémentaires.



la mort de Dannacona, ce qui renforce sa position d'**Agohouanna**.

Le capitaine général malouin s'installe à neuf milles de Québec. Cependant le vice-roi Roberval n'arrive toujours pas. L'absence de leurs compatriotes, qu'embarqua Jacques Cartier intrigue les Hurons :

— Ils se sont mariés en France et ont voulu y rester ! leur répond-on.

Deux navires sont envoyés à la recherche de Roberval, pilotés par Marcel Jalobert et Etienne Nouel, neveu de Cartier.

Mais sans plus attendre, les colons s'installent, se mettent aussitôt à l'ouvrage : cabanes de bois, construction de deux forts, et puis les labours, les plantations. Ce lieu deviendra Charles-Bourg-Royal. Les fruits y abondent et tout semble aller pour le mieux.



Aussi les «Chairs blanches» comme les surnomment les Peaux-Rouges deviennent la cible d'attaques surprises par des tribus autrefois amies. Ils doivent se défendre par les armes. Jacques Cartier redouble de vigilance



et fait renforcer les forts. Désormais, on sortira en nombre, bien armés pour chercher le bois et la nourriture fraîche. Néanmoins, les sondages, les fouilles, les découvertes dans cette terre fertile se poursuivent



Enfin, le 8 juin 1542 - soit une année de retard - Roberval apparaît avec ses trois vaisseaux, qui ont à bord deux cents personnes : matelots, soldats, futurs colons et leurs femmes.



Jacques Cartier installe tout ce monde à Charles-Bourg-Royal et révèle la situation devenue difficile par les attaques répétées des indigènes. Il conseille à chacun de s'organiser en conséquence.





Le vice-roi du Canada manifeste sa surprise de voir le capitaine général de l'expédition paré pour un retour en Europe, avec deux navires lourdement chargés d'une cargaison d'excellents épices, des diamants et de poudre d'or. Roberval désire examiner cette précieuse poudre :

- Je le reconnais, cet or est bon ! Le roi va être heureux cette fois !

Puis se tournant vers Cartier :

- Aussi, voulez-vous avoir l'obligeance de me conduire sur le champ vers un de ces gisements d'or ?

Le Breton fait d'abord la sourde oreille au Picard,

puis :

- Permettez, mais je dois en tout premier lieu informer le roi de France de l'inestimable fortune que je lui apporte.



Ces pêcheurs mettent cap sur l'Espagne, à bord d'un fin voilier taillant de la route plus rapidement que les lourds navires malouins. Leur but est de faire barrage à Cartier. Alors que notre Breton est encore en haute mer, les dîns morutiers s'organisent en hâte pour récupérer ces trésors. Les flibustiers et pirates ont vite fait de trouver des matelots. Dans les tavernes des ports on n'entend que cela :

- Pensez donc, dix barriques d'or, sept barils d'argent !

- Ils ramènent aussi, les Bretons, sept quintaux de perles, de diamants, de pierreries.

- Gloire à Neptune ! la fortune nous attend sur les flots de la mer !



Roberval fait grise mine, s'incline à regret. Mais Cartier n'est pas pour autant rassuré : celui qui a reçu le titre suprême. Alors, notre Malouin, dans le plus grand secret, met voile de nuit avec sa précieuse cargaison.

Or, voici que dans les ports où font escale les morutiers de Terre-Neuve et autres îles, on n'entend plus parler que des vaisseaux « pleins d'or et de richesses fabuleuses », que ramène Cartier au roi de France.



Alors les marins basques d'Espagne montent une embuscade sur la route océane du Canada à Saint-Malo, appuyés par treize vaisseaux de guerre. Il s'agit de capturer Jacques Cartier, selon l'ordre donné par Charles-Quint, tenu au courant de la manœuvre.



On la croit réussie : trente et un bâtiments français sont tombés dans l'embuscade ! Mais quelle déception : ce ne sont que de braves pêcheurs de Terre-Neuve, dont les seuls trésors à bord sont les morues !



Malheureusement pour tous, l'examen attentif de la poudre d'or et des diamants provoque une terrible déception : Les orfèvres constatent que la dite poudre n'est que du cuivre, et les étincelants diamants, des pierres de



Guidé par sa bonne étoile, le navigateur breton passe entre les mailles du filet, et atteint Saint-Malo sans nouvel écueil sur sa route.

Cartier débarque sa riche cargaison : Outre les épices, l'or, des peaux magnifiques d'ours, de martres, de renards, de chats sauvages, de daims, de carls, de loirs, de castors. La reine Éléonore se fera de chaudes pelisses qu'elle pourra orner de pierreries de la « Nouvelle France ».



schistes à facettes brillantes que l'on trouve partout dans la région des lacs canadiens.

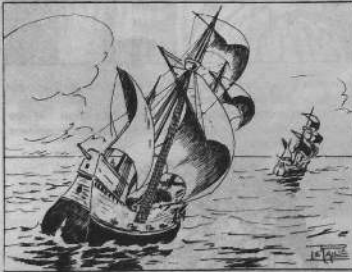
Il n'en restera que cette ironique expression : « Faux comme les diamants du Canada » qui se répétera pendant près d'un siècle !



Tout autre que Jacques Cartier serait désespéré sous un coup aussi rude. Mais intelligent, il sait avoir fait tout son devoir et ne craint pas le ridicule. Après tout, il n'est pas chimiste, et Roberval, qui se targuait d'être un fin connaisseur, s'est bel et bien trompé lui aussi ! Et puis, l'intrépide Malouin offre tout de même au roi de France et à ses successeurs des terres d'une richesse extrême : si elles ne renfermaient pas de l'or, elles possédaient d'excellents métaux qui procureraient des fortunes. Si l'on se gausse à la Cour de France, par contre, chez les souverains des royaumes voisins on ne tarde pas à envier ce



Canada. En tout premier lieu, le roi Henry VIII d'Angleterre, qui ordonne une expédition. Deux vaisseaux, **Trinity** et **Minion** partent des côtes anglaises, le 10 avril 1536 montés par des gentilshommes et des marchands. Leur but est de profiter du retour en France de Jacques Cartier pour s'emparer du Canada.



Les bâtiments d'Henry VIII n'iront guère plus loin que l'entrée du fleuve Saint-Laurent : Comme si un sort s'était abattu sur eux, la famine décime les équipages. Le Trinity et le Minion sont contraints de regagner l'Angleterre. Cette tentative restera sans suite.



Pendant que se déroulent ces événements, messire Roberval, vice-roi du Canada, a d'abord piqué une de ces colères bleues en découvrant le port vide des vaisseaux de Cartier :

Comment, hurle-t-il de rage, je suis son chef en ma qualité de vice-roi de sa Majesté, et ce Breton a osé me désobéir !

En outre Roberval veut soumettre les Indiens. Mais l'hiver le contraint à remettre en état les forts et à renouveler les réserves. Il fait répartir les denrées et organise les rations. Malgré cela, le scorbut réapparaît avec ses ravages. Heureusement, les anciens connaissent l'épizélie blanche, l'épidémie est enrayerée.



Dans cette petite cité canadienne des visages pâles, composée d'un mélange de gens de tout acabit, le gouverneur Roberval prend des mesures de punitions graves. Il sévit à chaque faute, fait fouetter, bastonner, jusqu'à pendre les coupables. Sa rigueur de huguenot fait place



à la trop grande bonté du catholique Cartier. Les Indiens, naturellement au courant de tout ce qui se passe, se sentent désormais plus forts car ils se réjouissent de la mésentente persistante entre les colons. Ils les voient se disputer pour une femme, un lopin de terre, une chasse ! L'œuvre entreprise par Cartier s'en trouve lézardée, prête à sombrer.



Quand ces mauvaises nouvelles sont connues en France, la décision est prise de rapatrier les colons du Canada. Un nommé Senneterre est chargé avec deux



vaisseaux de ramener les survivants. Jacques Cartier ne se sent aucunement coupable. Il accepte, à la demande de François 1er, envers ceux qui sont à bas en danger, d'être le pilote de l'expédition de secours. Quelle humilité ! quelle grandeur d'âme !

Un autre eut dit :
- Vous avez tout gâché ! débrouillez-vous maintenant !

Alors, en juin 1543, homme du devoir, notre Malouin repart pour la quatrième fois. Senneterre lui sait gré de son acceptation. Il ne contredira jamais ses directives. La liquidation du gouvernement du vice-roi, huit mois après, est un désastre financier. Roberval s'en tire habilement. Quant à Jacques Cartier trop désintéressé, point homme d'affaires, il se trouve tout bonnement créancier du roi de France ! Mais la lumière finit par se faire sur la valeur des recherches, des explorations du courageux navigateur. Cependant d'autres pays réussiront à mettre la main sur la « Nouvelle France », car François 1er s'en désintéressera !





Jacques Cartier se retirera dans son cher Saint-Malo, habitant l'hiver près de la Tour *Quiqu'engroigne*, construite par la Duchesse Anne, en l'été, au village de Limoëlou où il a fait bâtir un joli manoir, face à cette mer qu'il a tant aimé, qu'il a tout le loisir de contempler comme au temps de sa prime jeunesse.

François 1er, se souvenant de lui, l'annoblit en ajoutant à son nom : Seigneur de Limoëlou !



De nombreux récits des exploits de l'illustre Malouin sont publiés tant à Paris, qu'à Rouen et Venise. Aussi reçoit-il beaucoup de visiteurs. Parmi ceux-ci, Rabelais, qui vient lui demander conseil sur les tempêtes, la vie à bord, pour son ouvrage *Pantagruel*, car l'auteur de *Gargantua* est un terrifié, et avoue humblement ne rien connaître de la vie maritime.



Jacques Cartier vécut encore dix ans après la mort de François 1er, sous le règne de Henri II, petit-fils de celle qui fut sa souveraine au début de sa carrière de marin : Anne de Bretagne.

Le 1er septembre de l'an 1557, l'âme du grand navigateur breton quittait sa terre malouine pour le Grand Départ vers les «*illes Bienheureuses de l'Eternelle Jeunesse*».

Janig CORLAY
20 AVRIL 1984



Jacques Cartier aimait beaucoup plaisanter. Il ne manquait pas d'humour. Ainsi un jour qu'il s'entretenait avec ses amis et collègues, le navigateur danois Bayarni et l'italien Sébastien Cabot, *piloto mayor* de Charles Quint, un importun se présente à Limoëlou :

- J'aimerais, messire, que vous me racontiez des anecdotes sur vos navigations.

- Tenez, en voici une, dont je vous donne la primeur, lui dit aussitôt Cartier. Figurez-vous, qu'en débarquant à l'île d'Ancosti, j'ai de mes propres yeux vu un ours si vieux qu'il en était devenu blanc tout entier !

L'importun s'en alla ravi, sous les regards farceurs des trois navigateurs.



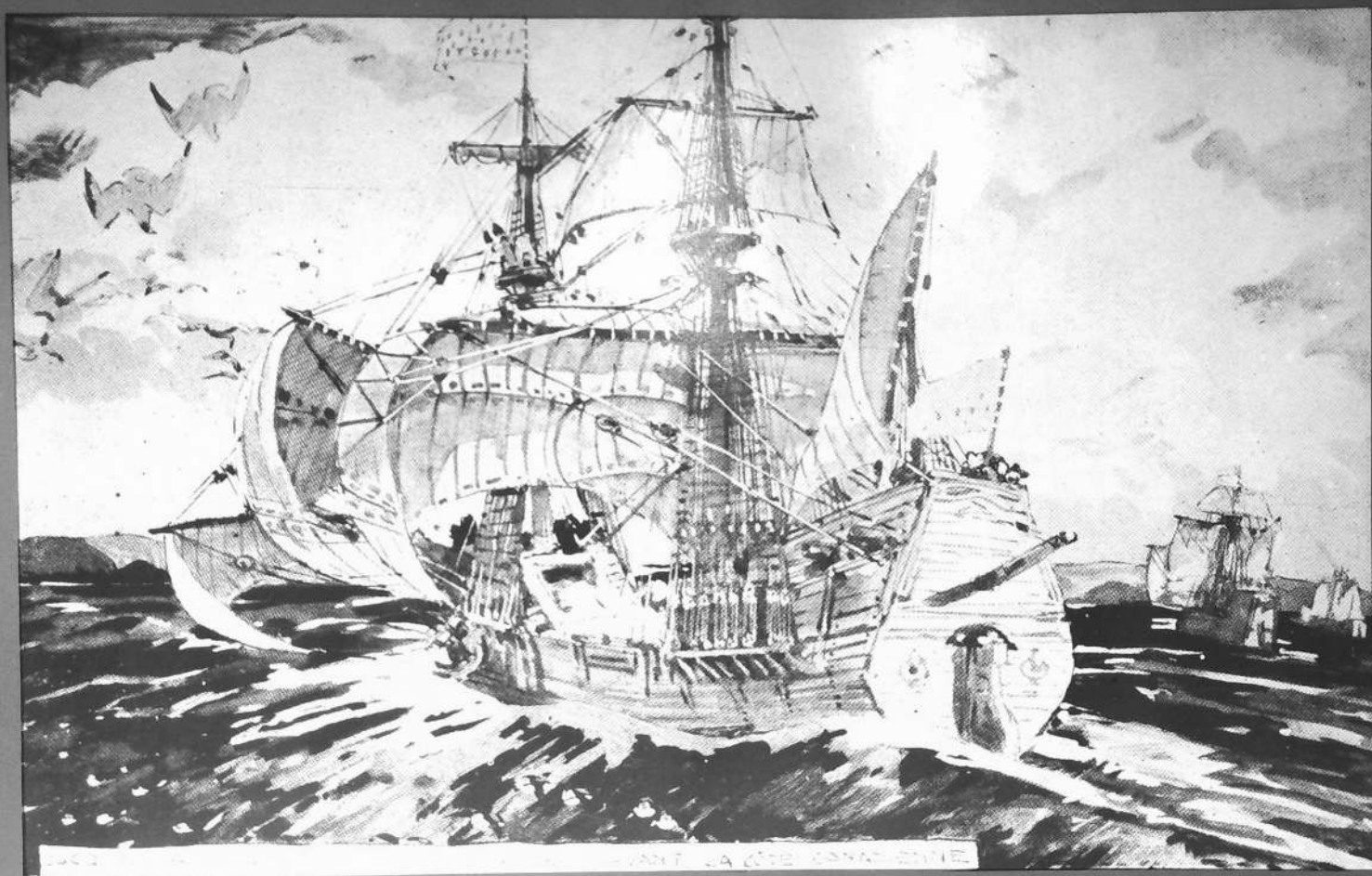
Reproduction de la carte du British Museum, qui date de 1536, deux ans après la découverte du Canada. La miniature représente le débarquement de Jacques Cartier. Les noms portés sur cette carte sont ceux que les Indiens indiquèrent eux-mêmes pour désigner les divers points du pays.

(Éditions de L'Atlantique 1914 - Doc. L.O. Aubert - H. Casanin)



Carte des voyages et lieux découverts par Jacques CARTIER, dressée par René Rouveret. (Cf. «*Jacques Cartier navigateur*» par Edouard Peisson (Didier edit. Toulouse 1941).

La nef «La grande hermine» vue par Mathurin Meheut



Composition du grand peintre breton, réalisée en 1934 pour la Compagnie Générale Transatlantique, lors du IV^{ème} centenaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier.

PRIX : 30 F

DCA édition

Saint-Malo

(Doc. Herry Caouissin)